

FRANCIS WEY.

---

L'AUMONE DU SOLDAT.

Au tournant de la route, Babet était restée assise sur un tertre : à ses côtés jouait la plus jeune de ses filles, malingre, chétive, et fort éveillée comme la plupart des petits enfants qui n'ont que le souffle. Depuis quelques jours, à l'insu de son mari, la fermière dépossédée venait errer seule avec Pierrette, et là, dans l'humiliation de son âme, elle envoyait la petite faire appel à la charité des passants.

Elle avait soin auparavant d'éloigner ses garçons, qu'elle craignait d'avilir en leur apprenant à mendier, préférant se sacrifier seule et assumer la honte d'une si déplorable ressource. Les dernières économies de Thomas étaient épuisées; elle n'avait pas eu le courage de faire part de cette nouvelle à son mari malade, et elle espérait la lui cacher à l'aide de la générosité des bonnes âmes.

Tant de maux avaient exercé de profonds ravages sur la pauvre mère : ce n'était plus cette Babet souriante et fraîche qui défilait les années. Des haillons flottaient sur son corps amaigri, des cheveux grisonnants pleuraient le long de ses tempes; ses lèvres s'abaissaient avec une expression mélancolique; son visage avait revêtu la pâleur mate et jaune de la cire. L'ongle de la misère y avait tracé des rides fines et grêles, qui encadraient les yeux et venaient expirer le long des joues. Il passait peu de monde, et Pierrette plaintive, souffreteuse, disait à sa mère à chaque instant :

« Mé, raconte-moi la Reine Blanche! »

Et Babet de recommencer dix fois, avec une patience machinale :

« La Reine Blanche demeurait dans la tour du château de Montmirey, il y a longtemps, bien longtemps. Sa peau était si fine, elle

était si blanche, si blanche, que quand elle buvait dans son verre tout doré, on voyait descendre le vin le long de son cou blanc comme un cygne, qui devenait plus rose que les roses de mai.... »

A cet endroit, l'enfant souriait d'aise et disait :

« Encore, encore ! »

Et Babet recommençait sa légende jusqu'à ce que Pierrette s'endormit.

Elle la reprenait pour la sixième fois, lorsqu'un bruit de voix qui chantaient, parvint à son oreille.

« Cours vite ! s'écria-t-elle ; voici de beaux messieurs. »

C'étaient, comme dans la chanson, trois bons soldats revenant de la guerre, et réveillant les échos. Un de ces militaires, à la vue de l'enfant, s'avisait de lui faire peur, et la petite se sauvait dans les cotillons maternels, lorsque le plus jeune, en caressant sa moustache, dit aux autres :

« Voilà nos trois derniers sous, Rambert ; qu'ils soient pour eux : cela nous portera bonheur.

— Approuvé, caporal ! »

Le caporal s'approcha donc de la mendicante qui se tenait debout, les yeux baissés, au bord de la route, et qui tendit une main timide, dans laquelle il versa l'aumône du soldat.

Mais la pauvre immobile laissa tomber les trois sous ; ses yeux s'étaient fixés sur les traits du militaire, qui, l'ayant envisagée, poussa un cri douloureux :

« Ma mère ! ici, sans pain ! Ah, Seigneur ! mon père est mort.... »

Cachant, toute honteuse, son visage dans ses deux mains, Babet fondit en larmes, en murmurant le nom de son fils, qui, lui dégageant les joues, les couvrit de baisers.

Les deux soldats s'éloignèrent avec discrétion, tandis que Babet mettait son garçon au courant des malheurs de la famille ; récit entrecoupé de pleurs. A la fin, Valentin songea à ses camarades, deux orphelins sans feu ni lieu, dégoûtés du service, qu'il ramenait avec lui du fond de l'Afrique pour les employer à la ferme.

« Ils m'aiment comme un frère, dit-il ; que de fois mon père n'a-t-il pas répété : Je n'ai que cinq garçons ; si j'en avais douze, ma fortune serait faite ! j'ai cru bien faire en lui ramenant trois fils au lieu d'un.

— Quel malheur ! » s'écria Babet.

Et se tournant vers les deux soldats :

« Ces jeunes gens, que vont-ils devenir ? »

— Allons ! bonne mère, répondit Raymond, ne songez pas à nous. A la guerre comme à la guerre ; nous avons fait à jeun plus d'une étape.

— Valentin m'a sauvé la vie, reprit l'autre, nous travaillerons pour lui ; son père est vieux, on le remplacera. Vive la joie ! vous avez gagné deux fils. Au lieu de recevoir, ils apporteront à la masse, et chacun en vaudra mieux.

— Tu vois.... quels cœurs ! dit fièrement Valentin ; sans leur amitié, le mal du pays m'aurait emporté.

— Mes amis, nous n'avons plus rien : qui vous nourrira ?

— Ces gaillards que voici ! s'écrièrent les trois lurons en montrant six bras vigoureux.

— Laisse-moi prévenir ton père, dit Babet : le saisissement le tuerait. Vous viendrez tout à l'heure, mais surtout, ne dis pas.... que tu m'as fait la charité.

— On retiendra la consigne, » ajouta Rambert.

Tandis que Babet s'éloignait à grands pas avec Pierrette que Valentin avait fort caressée, il les contemplait avec amertume ; son cœur se brisait à l'aspect de ces êtres chéris et déguenillés.

« Pas de mollesse ! dit Rambert avec le ton d'un sous-officier instructeur ; de la tenue ! il s'agit de passer la revue du papa. Où est-il ? »

— Plus loin, là-bas, répondit Valentin avec douleur ; il casse des pierres sur la route !

— Il faut bien que quelqu'un les casse, les pierres.... Allons, Valentin, du caractère ! On a l'œil sur toi.

— Vas-tu te désoler, parce qu'on espérait un cantonnement et qu'on ne trouve qu'un bivouac ?

— Voilà du terrain ; nous bâtirons une maison, dit Raymond, qui ne doutait de rien.

— Puis, vois-tu, si tu veux qu'on s'en aille, on s'en ira ; si tu veux qu'on reste, on restera. Valentin, c'est à la vie et à la mort ! »

Ils le prirent chacun par un bras, et suivirent la trace des pas de Babet, en retenant leur camarade, trop porté à accélérer le pas.

De son côté, Thomas s'acheminait déjà, soutenu par sa femme et sa béquille, et suivi de Jean Grusse, qui avait la délicate attention de ne pas les précéder. Craignant de s'attendrir, les braves jeunes gens avaient repris leur chanson et braillaient à tue-tête, quand au détour d'une roche, les deux groupes arrivèrent face à face.

Déjà Thomas tendait les bras, lorsque Raymond, s'avancant entre eux, s'écria :

« Pas d'empotement, père ; et recevez trois fils, ou n'embrassez personne ! »

Thomas les regarda, et dit avec énergie :

« Je voudrais qu'il y en eût douze ! »

— Douze ! répéta Raymond : allons, il n'en démordra pas ! »

Tandis que Jean Grusse et Babet, étonnés du souhait du bonhomme, entouraient les soldats, Thomas secouait la main de son garçon, dont il admirait la moustache. Enfin, s'adressant aux deux frères d'armes :

« Vous n'avez ni père ni mère, à ce qu'on dit ; voici l'un et l'autre. Des parents pauvres valent encore mieux que rien. Pour des frères, vous en aurez à la brassée, et s'il plaît à Dieu, nous verrons des temps meilleurs. »

Pendant que toute la smala, suivant l'expression de Valentin, prenait le chemin de la Malecombe, Thomas disait, en montrant Valentin à Jean Grusse atterré de ne savoir où loger ni comment nourrir tant de monde :

« Cet enfant-là a vu les fées à son baptême, il emporte et ramène le bonheur avec lui »

FIN.

## TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES ÉCRIVAINS CITÉS

DANS LE TRÉSOR LITTÉRAIRE

## A

ABAUZIT (Firmin), né à Uzès en 1679, mourut à Genève, bibliothécaire de cette ville, en 1767. Ses ouvrages de théologie, d'histoire et de critique littéraire forment 3 volumes, publiés pour la première fois à Genève en 1770.

ABOUT (Edmond-François-Valentin), né à Dieuze (Meurthe), le 14 février 1828, obtint le prix d'honneur de philosophie au concours général de 1848. Son premier succès littéraire, *la Grèce contemporaine*, porte la date de 1855 ; il avait publié dans le cours de l'année précédente un mémoire sur *l'île d'Égine*.

AGUESSEAU (Henri-François d'), né à Limoges en 1668. Avocat général au parlement de Paris à l'âge de vingt-deux ans, chancelier de France en 1717. Également célèbre comme orateur et comme magistrat, il mourut en 1751. Ses œuvres ont été imprimées en 13 vol. in-4°, édition de 1759-1789.

AMYOT (Jacques), né à Melun en 1513 de parents très-pauvres. Il fut successivement professeur de grec à l'Université de Bourges, précepteur des enfants de Henri II, grand aumônier des rois Charles IX et Henri III, et mourut évêque d'Auxerre, en 1593. On doit à Amyot l'un de nos plus précieux monuments littéraires du seizième siècle : la traduction complète des œuvres de Plutarque.

ARAGO (François-Dominique), né à Estagel (Pyrénées-Orientales), le 26 février 1786. Célèbre astronome, il fut élu membre de

l'Académie des sciences à l'âge de vingt et un ans. En 1830, cette Académie le choisit pour son secrétaire perpétuel ; il mourut en 1853 à l'Observatoire de Paris dont il fut l'un des plus illustres directeurs.

Les œuvres de François Arago, publiées d'après son ordre, sous la direction de M. J. A. Barral, forment 17 vol. in-8°. ARGENSON (Réné-Louis VOYER, marquis d'), né en 1694, mort en 1757. Ministre des affaires étrangères de 1744 à 1747. Il a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue des *Essais* réimprimés à Liège en 1787, sous le titre de *Loisirs d'un ministre d'État*.

ARNAULD (Antoine), théologien célèbre, surnommé le *Grand Arnauld*. Les divers ouvrages qu'il a publiés formaient 135 vol ; on les a réunis en 48 tomes in-8°. Antoine Arnauld naquit à Paris en 1612 ; il est mort à Bruxelles en 1694.

ARNAULD D'ANDILLY (Robert), frère aîné du grand Arnauld, né à Paris en 1589, mort en 1674. Retiré dans la solitude de Port-Royal, il passa les trente dernières années de sa vie à composer et à traduire des ouvrages de piété. Ses mémoires sur sa vie font partie de la collection de Mémoires sur *l'Histoire de France*, édition Petitot.

AUBIGNÉ (Théodore-Agrippa D'), zélé calviniste, ami d'Henri IV, fut le grand-père de Mme de Maintenon. Né en 1550 à Saint-Maurice, en Saintonge, il mourut à Genève en 1630. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire depuis 1550 jusqu'en*